

## Espace du son, espace du sens, espace du sentir, espace du soi

Notes sur Jean-Luc Nancy, *À l'écoute*. Paris : Galilée (2002), p. 13-45.

1. Une première frontière traverse le texte de Jean-Luc Nancy : celle qui sépare le *visuel* et le *sonore*. Mais, comme pour toute frontière, la différence qui sépare le visuel et le sonore est aussi ce qui permet à chaque côté de toucher à l'autre (p. 15).
  - 1.1 Quelle est cette différence qui sépare le visuel et le sonore ?
    - Réponse : le visuel et le sonore n'entretiennent pas le même rapport à la forme.
  - 1.2 La forme, c'est ce que le visuel peut *saisir*, c'est-à-dire poser, cerner, contenir, fixer.
    - C'est pourquoi la forme visuelle « persiste jusque dans son évanouissement » (p. 14).
    - C'est pourquoi « la présence visuelle est *déjà là disponible* avant que je la voie » (p. 34).
    - C'est pourquoi cette présence visuelle est « manifestation et ostension, mise en *évidence* » (p. 15) : *é* ou *ex* (un avancement vers l'extérieur, un dépliement complet) *videre* (du visible). La forme visuelle se rend visible, se montre, elle se porte au-devant (elle se manifeste) de manière excessive, avec ostentation (elle s'affiche, elle s'étale, elle s'exhibe, elle s'expose immédiatement et complètement).
  - 1.3 Au contraire, la forme, c'est ce que le sonore *emporte*. C'est-à-dire : il la fait venir et partir ; il l'élargit ; il lui donne ampleur et épaisseur ; il lui donne une vibration ou une ondulation (p. 14).
    - C'est pourquoi la forme sonore « apparaît et s'évanouit jusque dans sa permanence » (p. 14).
    - C'est pourquoi « la présence sonore *arrive* : elle comporte une *attaque*, comme disent les musiciens et les acousticiens » (p. 34).
    - C'est pourquoi cette présence est dite une *pénétration* sonore (p. 14) : elle est « retraits et replis, mise en *résonance* » (p. 15) ; elle ne traverse pas nos corps (p. 33) sans prendre de la distance, retourner en soi, se replier ; elle ne se répand pas dans l'espace (p. 32) sans pénétrer en soi pour faire vibrer ses composantes (p. 35).
  - 1.4 Mais le visuel et le sonore *touchent* l'un à l'autre. Qu'est-ce que cela signifie ?
    - Le toucher donne la structure générale de la sensibilité : pas de sentir qui ne soit immédiatement un ressentir, « c'est-à-dire un se-sentir-sentir » (p. 23).
    - Chaque sens se touche en sentant (il se ressent lui-même en sentant quelque chose) ; et chaque sens touche les autres sens, et ressent alors sa différence de sensibilité.
    - Si l'on dit que le sonore touche le visuel, alors on veut dire d'abord que le régime sensible de l'écoute *se ressent* ou *s'explore en touchant* le régime sensible de la vue (p. 23, note 1).
    - On veut dire ensuite que, en touchant le visuel, le sonore met en jeu tout le régime des sens (p. 15) : les rapports entre le sens de la vue, le sens de l'ouïe, le sens olfactif, le sens gustatif, le sens du toucher, etc.

- On veut dire enfin que, en touchant le visuel, le sonore touche au « sens sensé » ou à la signification : il *fait sentir* l'engendrement, la modulation, la détermination ou la dispersion sensibles du sens sensé ou de la signification (p. 15) — voir plus loin tout le point 3.
- 1.5 En disant que la différence qui sépare le sonore et le visuel est aussi celle qui permet au sonore de toucher le visuel, Nancy veut dire encore une dernière chose :
- L'un des côtés (le sonore) permet de penser (ou d'écouter) la vérité ultime des phénomènes que l'autre côté (le visuel) cherchait en vain à penser (ou à voir) : le battement entre apparaître et disparaître ; « la transitivité et la transition incessante d'un venir-et-partir » (p. 16).
  - Du coup, on peut dire que, *en touchant le visuel*, le sonore nous fait sentir que même une forme visuelle n'est pas entièrement saisie (posée, cernée, contenue, fixée) : ce n'est pas une « figure *nue* sortant du puits » (p. 16) ou une *évidence*. En touchant le visuel, le sonore nous fait sentir que même la figure visuelle entretient des *résonances*. Elle n'est pas nue, mais *enveloppée* par les *échos* du puits : venues et départs (ou renvoi des motifs les uns aux autres) ; élargissements, amplifications et approfondissements (ou réverbération des lignes, des couleurs, des formes) ; vibrations et ondulations optiques ou matérielles.
2. Une deuxième frontière traverse le texte de Jean-Luc Nancy : celle qui sépare l'*écoute* et l'*entente*. Mais, comme pour toute frontière, la différence qui sépare l'*écoute* et l'*entente* les rapporte l'une à l'autre comme deux allures du même sens (p. 13).
- 2.1 *Entendre*, cela semble une « affaire » (une activité ou une occupation) qui ne représente aucune difficulté ni ne pose aucun problème. Nous serions tous d'emblée capables d'exercer cette activité ou de nous adonner à cette occupation : nous en aurions tous l'aptitude, la faculté, la force et le pouvoir ; et certains d'entre nous en ont la compétence, la science ou le talent (p. 13).
- 2.2 Au contraire, *écouter*, il semble que ce soit une activité qui passe au second plan de notre expérience (on a superposé l'*entente* à l'*écoute*), ou une occupation absente de nos formes de vie (on a substitué l'*entente* à l'*écoute*), ou une activité et une occupation neutralisées (au profit de l'*entente*).
- Et de toutes les activités ou occupations, la pensée, et particulièrement la pensée qui veut « pouvoir philosopher », est celle qui « ne peut écouter », ou qui doit neutraliser en elle l'*écoute* (p. 13).
- 2.3 Pour philosopher, il faut donc *pratiquer l'entente*, c'est-à-dire :
- une connaissance ou une compréhension approfondie d'une chose, validée par le fait de s'accorder avec d'autres sur cette chose. Dans le contexte qui est le nôtre, l'*entente* est un accord intersubjectif sur la signification d'une chose entendue.
  - L'*entente*, c'est aussi ce qui résulte de cette compréhension d'une chose. Dans le contexte qui est le nôtre, c'est un accord, une concorde, une harmonie, une union entre spectateurs, entre le donné à voir et le donné à entendre, entre les sens, entre les facultés (et peut-être même entre les arts).

#### 2.4 Pour philosopher, il faut donc *neutraliser l'écoute*.

- Il faut neutraliser la *mésentente* : la mésintelligence et la dissension sur la signification d'une chose qu'on dira nécessairement *mal entendue*.
- Il faut éviter le désaccord, la discordance, la dissonance, la désunion entre spectateurs, entre le donné à voir et le donné à entendre, entre les sens, entre les facultés (et peut-être même entre les arts).

#### 2.5 Mais l'entente est-elle vraiment essentielle à la philosophie (et plus largement à la pensée, y compris la pensée artistique) ? Ne peut-on « tendre l'oreille philosophique » (p. 15) ou l'oreille de la pensée, et l'obliger à pratiquer une écoute ?

- Mais « qu'est-ce donc qu'*être à l'écoute*, comme on dit “être au monde” », pour un philosophe, un chercheur ou un artiste (p. 17) ?
- « Qu'est-ce qu'exister selon l'écoute, pour elle et par elle, qu'est-ce qui s'y met en jeu de l'expérience et de la vérité » (p. 17) ?
- Entendre et écouter sont deux modes d'existence différents, deux manières de mettre en jeu l'expérience et la vérité, c'est-à-dire : de faire l'épreuve de l'expérience ; de problématiser la vérité. Mais l'un de ces modes reste encore à explorer : *être à l'écoute*. On ne sait pas vraiment ce qui s'y joue, ce qui y résonne, quelle en est l'allure singulière (p. 16-17).

#### 2.6 Jean-Luc Nancy présente donc écouter et entendre comme deux auditions ou *deux allures* du *même* sens. Plus précisément, dit-il, on « se trouve livré, d'emblée, à la mince indécision tranchante qui grince, qui claque ou qui crie entre “écoute” et “entente”, entre deux auditions, entre deux allures du *même* (du même *sens* [...]) » (p. 13). Essayons d'explicitier cette affirmation.

- Écoute et entente sont deux allures du *même* sens, mais du sens à comprendre *en plusieurs sens* :
  - a) le sens en tant que modalité de la sensibilité ou du sentir, et alors entente et écoute sont deux allures de la sensibilité auditive : « sa nature simple et son état tendu, attentif ou anxieux » (p. 18) ;
  - b) le sens « dans l'acception intellectuelle ou intelligible du mot » (p. 18) ou le « sens sensé », ce sens qui se parle (p. 21), celui qu'on *entend* de manière exemplaire dans la parole, mais qu'on continue d'entendre ou de comprendre dans tous les bruits ou les sons, comme s'ils nous *disaient* toujours quelque chose (p. 18-19) ;
  - c) le « sens sensible » (p. 18), ce sens à même le son ou qui devient son, mais qu'il faut apprendre à *écouter*, à ausculter, à chercher (p. 19-20), « un autre sens que celui qui se parle » (p. 21).
- On le voit, pour Nancy, le sens est un « être singulier pluriel » : c'est en même temps une modalité physiologique (deux auditions), un exercice de la sensibilité (entendre et écouter) et une manière de faire sens (le sens qui se parle ; un autre sens que celui qui se parle). Que le sens soit tout cela *à la fois*, c'est précisément ce à quoi sa philosophie est attentive : elle cherche à écouter la pluralité du sens et à écouter la manière singulière par laquelle chaque art fait résonner cette pluralité.
- Encore une fois, la différence entre ces deux allures est précisément ce qui les rapporte l'une à l'autre. Ce rapport, c'est celui d'une « mince indécision tranchante qui grince, qui claque ou qui crie ».

- a) Une *indécision*, c'est-à-dire un flottement, une hésitation, une irrésolution, une perplexité entre entente et écoute.
- b) Mais une *mince* indécision, qui ne se présente pas comme une zone assez large pour supporter ou accueillir notre flottement, notre balancement. On ne peut pas occuper cet espace de l'indécision ; ou, si on parvient à l'occuper, ce ne sera pas sans effort, sans difficulté, sans douleur.
- c) D'autant que cette mince indécision est *tranchante* : on balance sur le fil d'un rasoir, sur une lame dure et effilée, qui *peut* diviser, qui *peut* couper. Une mince indécision tranchante, c'est une indécision qui a le pouvoir de trancher net.
- d) À cette mince indécision tranchante on « se trouve livré, d'emblée » : nous sommes toujours déjà soumis au pouvoir et aux mouvements de cette indécision.
- e) Des mouvements particuliers : entre l'entente et l'écoute, le balancement n'est pas automatique, maîtrisé, coulant, naturel, puisque ça *grince* (comme une charnière rouillée ou inutilisée), ça *claque* (comme des volets libres dans le vent), ça *crie* (comme un organisme mal réglé). C'est que le balancement se fait entre une *nature* simple (entendre) et un *état* tendu (écouter), entre deux degrés de différence (et non pas entre deux différences de degré). Voilà sans doute pourquoi il est facile à l'entente de neutraliser l'écoute : elle est naturelle.

2.7 Mais malgré les grincements, les claquements et les crissements, l'entente ne vient pas sans l'écoute, et réciproquement.

- À *terme*, l'une ne peut pas se passer de l'autre (p. 14).
- *Au fond* de l'entendre (« entendre dire » une signification *par* l'intermédiaire d'un son), il y a une écoute (une recherche du sens *dans* les résonances du son lui-même) (p. 19-20).
- Cette implication réciproque, l'entente la neutralise, alors que l'écoute y tend : « l'écoute s'adresse à — ou est suscitée par — cela où le son et le sens se mêlent et résonnent l'un *dans* l'autre ou l'un *par* l'autre » (p. 20).

2.8 Il faut encore préciser ce que Jean-Luc Nancy veut dire par *entente* ou *entendre*.

- Entendre, c'est la « *nature* simple » de l'ordre sensoriel de l'audition (p. 18).
- Cette nature simple a son allure propre : quand elle entend, « l'écoute est tendue vers un sens présent au-delà du son » (p. 20), elle tend à faire disparaître le son pour rejoindre le sens, qu'il soit propre ou figuré, et qui est donné ou présent avec la situation, le contexte ou le texte (p. 19).
- Trois choses sont ici à relever.
  - a) Le sens est *déjà présent ou donné* — c'est un « message » (p. 17).
  - b) Ce sens est présent ou donné *au-delà du son*.
  - c) Ce sens est « une vérité (qu'on entend) » (p. 14) ou un « sens sensé » qu'on « entend dire » dans la conversation ou la confession d'une sirène, d'un oiseau, du tambour ou du discours (p. 17 et 19-20).

2.9 Il faut aussi préciser ce que Jean-Luc Nancy veut dire par *écoute* ou *écouter*.

- Écouter, c'est l'*état* « tendu, attentif ou anxieux » de l'ordre sensoriel de l'audition (p. 18).
  - Cet état tendu a son allure propre : quand elle écoute, l'écoute *cherche* du sens *dans* le son, « c'est à *même* le son que le sens *se propose* à l'auscultation » (p. 20), l'écoute est tendue « vers un sens *possible*, et par conséquent *non immédiatement accessible* » (p. 19), « bien que rien ne nous soit plus clair ni plus immédiatement *sensible* » (p. 21, note 2).
  - Trois choses sont ici à relever.
    - a) Le sens n'est plus présent, il n'est pas immédiatement accessible — le sens n'est plus donné, il est seulement possible.
    - b) S'il est seulement possible, c'est dire qu'il faut le réaliser, il faut partir à sa *recherche dans* le son, le *découvrir dans* le son et le *ramener avec* le son — ce pourquoi cette recherche sera une auscultation du son lui-même.
    - c) Cette auscultation consiste à tendre vers un « sens proprement musical » (p. 21, note 2), ou vers le sens d'un son « musicalement écouté » (p. 21), comme une propriété inappropriable du sonore (p. 21, note 2), une manière de faire sens qui sera toujours pour nous « aux limites ou aux bords du sens » (p. 21).
  - C'est pourquoi ce sens n'est pas immédiatement accessible, mais immédiatement sensible.
    - a) Ce n'est pas un « sens sensé » (un sens non pas produit mais simplement transmis par le son) que je peux comprendre (ou auquel je peux immédiatement accéder) parce que je le rapporte automatiquement à une situation, à un contexte ou à un texte.
    - b) C'est un « sens sensible » (un sens non pas simplement transmis mais proposé par le son lui-même) que je ne peux comprendre que si j'*admets* ou *reconnais* du sens proprement musical ou sonore (p. 21, note 2), du « sens dont le sensé est *censé* se trouver dans la résonance, et ne se trouver qu'en elle » (p. 21).
  - C'est pourquoi ce sens immédiatement *sensible* (il est là dans le son que j'écoute — que j'ausculte et qui me touche) n'est pas immédiatement *accessible* : il faut que je l'admette, que je le reconnaisse ; il met en jeu l'expérience et la vérité (p. 17). Il faudra mettre en jeu notre existence (l'écoute prend « une tonalité ontologique ») et faire l'expérience concrète de cette question : « qu'est-ce qu'un être adonné à l'écoute, formé par elle ou en elle, écoutant de tout son être » (p. 16) ? En d'autres termes, le sens qui se propose à même le son (p. 20) se propose sous forme de questions ou de problèmes : « Quel secret se livre — donc aussi se rend public — lorsque nous écoutons pour eux-mêmes une voix, un instrument ou un bruit » (p. 17) ?
3. Mais comment *être à l'écoute* du son, ou écouter musicalement un son, le recueillir et l'ausculter pour lui-même, c'est-à-dire l'écouter non pas comme phénomène acoustique, mais « comme sens résonant, sens dont le *sensé* est censé se trouver dans la résonance, et ne se trouver qu'en elle » (p. 21) ? On peut donner à cette question une première réponse qu'il faudra par la suite expliquer :
- écouter le son comme sens résonant, c'est l'écouter comme un espace de renvois.

3.1 Première étape de l'explication : l'espace de renvois, c'est l'espace commun au son et au sens (p. 21-22).

- Le sens est fait d'une totalité de renvois. Rien n'a de sens en soi ou pour soi, absolument : un signe fait sens parce qu'il *réfère* à quelque chose (une action, un objet, une idée, etc.) ; un état de choses fait sens parce qu'il *s'inscrit* dans un système de valeurs (un contexte, un monde, un cosmos, etc.) ; un sujet fait sens parce qu'il *s'adresse* à un autre sujet ou à lui-même — notre petite voix intérieure parle encore la seule langue qu'on connaisse, celle avec laquelle on *échange* avec les autres (p. 22).
- « Le son n'est pas moins fait de renvois : il se propage dans l'espace où il retentit tout en retentissant "en moi" » (p. 22). En d'autres termes, il *résonne*.
  - a) Il vibre en soi ou de soi (p. 22) : il n'existe que dans la mesure où ses composantes (hauteur, durée, intensité, attaque, sons harmoniques, sons partiels, bruits de fond, etc.) renvoient les unes aux autres (p. 35) ; il est fait « d'un accord et d'un discord intimes entre ses parties » (p. 36).
  - b) Cette vibration qui constitue le son est inséparable de l'espace dans lequel il s'étend, se porte et se résout (ou se décompose) : les vibrations entre les composantes d'un son sont inséparables de leurs *répercussions*, de leurs *retentissements* dans l'espace et dans mon corps ; ces *réverbérations* le mettent hors de soi (il arrive, *se propage* et s'évanouit dans l'espace) tout en le rapportant à soi (cette propagation participe de la vibration de ses composantes) (p. 22).

3.2 Deuxième étape de l'explication : cet espace du son (et du sens), c'est aussi celui du sentir.

- Un sens ne sent pas sans *renvoyer* à lui-même, sans se ressentir, sans se-sentir-sentir (p. 23) ;
- et le registre sonore « expose le plus manifestement » cette « structure réfléchie » (p. 23) :
  - a) plus encore que les rapports entre couleurs, les résonances sonores exposent manifestement le système de vibrations réciproques entre des composantes, ou la sensibilité réciproque entre des matériaux ;
  - b) et plus encore que devant une forme visuelle, le retentissement en moi du sonore expose manifestement que je n'écoute pas sans me sentir (corporellement) écouter.

3.3 Troisième étape de l'explication : tous ces espaces de renvois, celui du son, celui du sens et celui du sentir, peuvent être définis comme celui d'un *soi*, ou d'un sujet (p. 24).

- « Un *soi* n'est rien d'autre qu'une forme ou une fonction de renvoi » (p. 24) :
  - a) résonance, ou renvoi mutuel, entre les occurrences singulières d'un état (p. 24),
  - b) le sujet n'étant rien d'autre peut-être que « le point sans dimension du *re* de cette résonance » (p. 25),
  - c) laquelle s'étend, s'échappe, retentit « ailleurs comme en soi, dans un monde et dans autrui » (p. 25).
  - d) En d'autres termes, l'écho est le son du sujet (p. 26, note 1) : un sujet, c'est ce qui « s'identifie en résonant de soi à soi, en soi et pour soi, hors de soi par conséquent, à la fois même et autre que soi, l'un en écho de l'autre, et cet écho comme le son même de son sens » (p. 25-26).

- C'est pourquoi Nancy peut dire qu'il n'y a pas de sens sans cette dynamique subjective (p. 22), que « le sentir est sujet, ou il ne sent pas » (p. 23), et que le lieu devient sujet dans la mesure où le son y résonne (p. 38) : l'espace du sens, l'espace du sentir et l'espace du son ont la forme, la structure et le mouvement d'un renvoi infini ou d'un soi.
- 3.4 On peut maintenant répondre de manière plus adéquate à la question : « Que veut dire écouter le son comme sens résonant ? »
- C'est écouter la forme, la structure et le mouvement d'un renvoi infini (p. 25).
  - Cette forme, cette structure et ce mouvement d'un renvoi infini, ce sont celles et celui du sens (p. 22), du sentir (p. 22, note 3 et page 23, note 1) et, plus fondamentalement, du soi (p. 24 à 26).
  - Pour cette raison, être à l'écoute (c'est-à-dire tendre l'oreille à l'ordre du sonore, « puis à son amplification et à sa composition musicales ») « peut et doit nous apparaître *non pas comme une figure de l'accès* » à ce renvoi infini essentiel au sens, au sentir et au soi, « *mais comme la réalité de cet accès* » (p. 30-31).
  - Le sonore étant de l'ordre de la participation, du partage ou de la contagion (p. 27), il fait entendre l'*être-avec*. Plus encore, l'écoute étant la réalité de cet *accès au* renvoi infini, elle est aussi la réalité d'un *accès* de renvois infinis, ou d'une *crise de soi* (p. 25).
4. Bref, le sonore et l'écoute rouvrent l'expérience et la vérité ; ils les mettent en jeu (p. 17).
- Un être adonné à l'écoute, formé par elle ou en elle, écoutant de tout son être, c'est un être qui fait l'expérience concrète d'une forme, d'une structure et d'un mouvement de renvois infinis ; et pour qui, grâce à la réalité de cet accès au renvoi infini, les existences comme telles ne sont plus des atomes, des individus clos sur eux-mêmes, elles sont originellement en rapport, elles se singularisent parce qu'elles sont ensemble, les unes avec les autres.
  - Pour l'écoute, chaque être est *singulier pluriel*, soi et *plus* que soi. Ce surplus signale au cœur de chaque être l'insistance d'un dehors qui expose chaque existence à d'autres existants ; pour l'écoute, toute existence est co-existence : résonance, écho.
  - « L'écoute formerait ainsi la singularité sensible qui porterait sur le mode le plus ostensif la condition sensible ou sensitive comme telle » : « être en même temps au dehors et au dedans, être ouvert du dehors et du dedans » ; « division et participation, déconnexion et contagion » (p. 33).

- 4.1 Être à l'écoute du sonore, c'est donc faire l'expérience de l'être-avec (vs l'être en soi).
- « Écouter, c'est entrer dans cette spatialité par laquelle, en même temps, je suis pénétré : car elle s'ouvre en moi tout autant qu'autour de moi, et de moi tout autant que vers moi : elle m'ouvre en moi autant qu'au dehors, et c'est par une telle double, quadruple ou sextuple ouverture qu'un "soi" peut avoir lieu » (p. 33).
  - Écouter, c'est entrer dans un présent « en vague sur un flot », dans un temps « qui s'ouvre, qui se creuse et qui s'élargit ou se ramifie, qui enveloppe et qui sépare, qui met ou se met en boucle, qui s'étire ou se contracte, etc. » (p. 32).

Serge Cardinal  
Janvier 2014